

AVVENTURA ITALIANA

Premiers signes

Encore un voyage tout à fait ordinaire en Israël – travail, famille, amis (justement), à peu près comme le voyage précédant, probablement assez semblable au suivant. La dose obligatoire de falafel et de houmous, un nouvel approvisionnement en bamba. Quelques détails mineurs distinguent celui-ci des précédents, par exemple, le concert d'Elad, l'époux de ma cousine Tamar, c'est la première fois que je l'écoute jouer. Aussi, une après-midi je prépare, sous la direction de ma grand-mère, de petits gâteaux « roses, » mes favoris depuis ma plus tendre enfance. J'y suis désormais formellement habilité, je me procure à l'occasion un paquet du pudding vanille en poudre d'Osem, l'ingrédient secret, introuvable en France. Et puis, un fait divers, quelque part en Islande un volcan fait éruption, ça donne de jolies photos dans les journaux européens, en Israël ça passe plus ou moins inaperçu.

Le travail avance, bien que j'aie toujours l'impression que mon collègue et moi parlons deux langues tout à fait distinctes, ce devrait être intéressant à observer du côté. La Grande Bretagne et les pays scandinaves font face à quelques légères perturbations du trafic aérien qui vont s'arranger bientôt. Le soir, si je ne vais pas à Tel Aviv voir des amis, je me balade à Jérusalem, où l'air est toujours plus frais, plus pur que dans toute autre ville au monde.

Quel beau mot, Schadenfreude, quel noble sentiment qu'il représente! Il paraît que les perturbations s'étendent, l'Allemagne, le Pays-Bas, même la Belgique sont touchées. Les pauvres, ça leur apprendra, ça ne fait au final qu'équilibrer un peu la partie, un contre-poids à nos grèves SNCF à nous (dont une serait de toute vraisemblance en cours en ce moment, vu qu'on est en pleine période de vacances). Se croyaient-ils à jamais à l'abri? Le plus important, de toute façon, est que *nous* sommes à l'abri, car l'Islande est loin, et Lyon et Zurich ne sont pas touchés, et ne pourront l'être. La preuve : je reçois bel et bien la notification de l'ouverture de l'enregistrement en ligne pour mon vol de retour, que j'effectue sans le moindre problème, à partir de maintenant rien ne peut aller autrement que prévu.

Panique

Un premier coup de panique est signalé samedi soir, la veille du départ, par un courrier électronique qui m'annonce l'annulation du vol Zurich-Lyon. Pour tout dire, ce n'est pas bien grave, ça pourrait même être rigolo, car si l'aéroport de Lyon est fermé on devrait toujours être capable de rejoindre Genève depuis Zurich, et depuis Genève c'est facile. J'appelle calmement le centre de service de Swiss Air, mon interlocuteur m'informe que c'est bon, le vol Tel Aviv-Zurich est également annulé. Ça me fait penser qu'il est en fait bien connu que ce ne sont que des antisémites, ces Islandais, que l'on n'aurait jamais dû admettre dans l'Union Européenne. Aucune autre information avant demain matin. Je vérifie la carte, ça se présente mal, la France, la Suisse, même les aéroports dans le nord de l'Italie, tout est fermé.

J'appelle une deuxième fois dimanche matin, demandant à la gentille fille si elle pourrait me placer sur un vol qui partira, peu importe où. Par exemple, à Rome. Première bonne surprise, il y a, en effet, un vol El Al pour Rome qui part midi, et deuxième (et bien plus étonnante), elle réussit à m'y assurer une place. C'est alors le deuxième coup de panique : il est neuf heures cinq, je n'ai pas encore fait mes valises, le seul moyen d'y arriver à temps serait par taxi et encore ce n'est pas gagné. Dix heures moins cinq, alors que nous sommes toujours dans l'embouteillage à la sortie de Jérusalem, la gentille fille (Tali, qu'elle s'appelle) m'appelle, elle se demande si je ne serais pas en train de chercher leur guichet. Euh, non, le chauffeur estime encore au moins quarante minutes... Dix heures trente, nous sommes à l'aéroport, ou presque – des agents de sécurité s'amuse à dire bonjour au conducteur de chaque voiture qui entre, et si on réplique avec un accent arabe, c'est, hop, placez-vous sur le côté s'il vous plaît. Juste devant nous, les deux agents chargés des voitures qui « se placent sur le côté » font sortir les passagers d'une autre et disparaissent quelque part avec eux. Encore une heure vingt-cinq au décollage, considéré largement en dessous du minimum pour un vol international à partir de Tel Aviv (ou pour un vol domestique, d'ailleurs), cinq à dix minutes sans prix coulent tranquillement (c'est à dire, dans l'hystérie totale). Heureusement, moi j'ai (encore) le bon accent, on finit par nous laisser passer sans nous déshabiller intégralement.

On vous conseille d'arriver trois heures avant le décollage, car les contrôles de sécurité peuvent être stricts, et en temps d'affluence (c'est à dire, à toute heure de la journée ou de la nuit, c'est l'unique aéroport à ma connaissance qui fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre) les queues longues. Or, le terminal est vide, désert, tel que jamais je ne le vis. Aux redoutables contrôles de sécurité avant l'enregistrement, deux filles s'ennuient à bavarder à tour de rôle avec les rares passagers qui veulent bien les divertir, la mienne est tellement

découragée qu'elle n'insiste même pas à me poser toutes ses questions, elle voit que je les connais par cœur. Même chose partout dans le terminal, je ne rencontre évidemment d'affluence que devant le guichet de service de Swiss. Là il faut employer l'ultime arme de l'Israélien pressé (ou qui ne veut pas faire la queue), « j'ai juste une question à poser » (« oui monsieur, voici votre billet qui vous attend, bon voyage »). Je ne rencontre pas Tali, elle avait une jolie voix pourtant.

Entre temps j'apprends qu'un vol pour Barcelone vient de partir, dommage, ça aurait fait plus proche peut-être. Arrivé essoufflé au guichet d'enregistrement j'apprends également que le vol pour Rome est retardée d'une heure et demi... J'ai le temps, je me mets donc à étudier la suite de l'affaire. Il paraît que le plus raisonnable serait de prendre un train rapide de Rome à Milan. Il faut les essayer un par un pour apprendre qu'il sont complets, je ne trouve de place que sur le tout dernier, départ vingt-et-une heures, arrivée minuit. Au pire je passerai la nuit sous un pont, il devrait bien y en avoir à Milan aussi. Premier compagnon de voyage, un Italien qui cause avec son mobile à (très) haute voix. Lui aussi veut se rendre à Milan, mais ne me renseigne pas beaucoup au final. À la porte d'embarquement je fais une deuxième rencontre, cinq ou six « compatriotes » qui, comme j'apprends par la suite, cherchent à regagner Strasbourg. Ils ont réservé une voiture de location à Rome, je me demande si je ne pourrais me joindre à eux au cas où il leur reste une place libre. Ils me montrent du doigt l'avion stationné paisiblement à côté du nôtre, ayant fait demi-tour en l'air suite à la fermeture de l'aéroport de Barcelone. Oui, c'est vraiment *très* dommage.

Tous les chemins mènent à Rome

L'aéroport de Rome est l'image inverse de celui de Tel Aviv. Devenu depuis un jour ou deux la porte d'entrée de l'Europe, par laquelle converge, comme par un entonnoir, le trafic aérien d'un continent entier, il craque sous l'affluence inhabituelle. En attendant les valises pendant une heure environ je fais encore maintes connaissances, des parisiens, des marseillais, une rumeur court que l'aéroport de Nice s'est rouvert... Je fais un tour rapide des options. L'idée de faire du stop aux locations de voitures tombe à l'eau, il n'y a tout simplement plus de voitures, sauf quelques dernières qui se louent à des milliers d'euros la pièce. Le vol pour Nice, qui ne s'affiche pas annulé, ne l'est moins pour autant. À la gare de l'aéroport je vois une queue de quelques centaines de personnes rien que pour acheter le billet pour aller en centre ville, des milliers sur les quais.

C'est en ce moment de désespoir que la célèbre inefficacité des Italiens leur fait défaut : deux agents d'Alitalia me renseignent que, pour aller en ville, je pourrais en effet faire la queue, ou, alternativement, je pourrais descendre deux étages et prendre un bus militaire (hein ?!) gratuit, je n'ai qu'à choisir... Cinq minutes plus tard un aimable soldat m'aide à poser mon sac dans la soute d'un bus touristique, qui, conduit par autre, nous mène en visite guidée des monuments de l'antiquité romaine. À bord je retrouve mes strasbourgeois dont la réservation de voiture a naturellement été annulée, l'idée de prendre le train pour Milan leur semble tout à coup bien plus intéressant.

La gare de Roma Termini ressemble en pas mal d'aspects à son confrère aérien, le chaos n'y est caché que par les queues interminables. J'en choisis une au hasard car, un, il faut bien faire passer le temps jusqu'à vingt-et-une heures, et deux, bien que j'aie posé une option pour un voyage Milan-Lyon le lendemain matin, le billet est à retirer auprès d'une boutique SNCF, je me dis que ça pourrait poser des problèmes. Causant avec de nouvelles connaissances (des lyonnais, pour une fois, ou peut-être encore des parisiens ?) nous entendons un Italien qui passe en criant « Parigi, Parigi ! » Un train extraordinaire va bientôt partir du quai numéro un pour Milan, où un train encore plus extraordinaire (comme on le verra par la suite) l'attendra pour partir en direction de Paris. Encore l'inefficacité italienne qui fait défaut – ou en ont-ils besoin, les Italiens, du chaos, comme d'une sorte de catalyseur indispensable à la logistique ? Sur le quai, un agent fait preuve d'une remarquable maîtrise de la langue anglaise en répondant pertinemment à toute question par « ne vous en souciez pas, montez à bord ! » Je monte.

Rome-Milan-Paris ?

La voyage Rome-Milan s'effectue sans événement remarquable. Je ne saurai jamais si moi aussi je n'ai pas à m'en soucier, car c'est exactement au moment où le contrôleur conclut la vente des billets aux deux Allemands assis face à moi (rentrant d'un voyage d'affaires en Amérique du Sud, en route vers Hamburg) que son mobile sonne et il s'éclipse. Le train, un TGV italien, ça s'appelle EuroStar (aucune parenté), est tout neuf, ça inspire confiance, nous arrivons à Milan à l'heure prévue.

Sur le quai on regroupe tous ceux qui vont à Parigi, et c'est là qu'une première déception m'attend : le train pour Paris sera direct, en particulier il ne s'arrêtera pas à Chambéry où je changerais normalement pour aller à Lyon. L'agent auprès duquel je me renseigne se renseigne lui-même auprès de je ne sais quelle invisible autorité, c'est donc sûr, définitif. Je fais un petit calcul, arrivé à l'aube à Paris je pourrai repartir aussitôt par TGV à Lyon, s'il y a des places, s'il n'y a pas grève... pour rentrer chez moi avant midi. De toute façon, c'est principe moteur de la journée qui dicte toujours en avant, toujours plus près. J'y vais.

C'est donc un train humain qui traverse maintenant Milano Centrale, formé de quelques centaines de personnes qui suivent leur guide par un chemin sinueux, à travers la foule du niveau des quais, par une petite porte sur la gauche au milieu de l'escalier, par un tapis roulant dont le débit est limité à une ou deux personnes par seconde... jusqu'aux guichets ouverts de façon exceptionnelle pour ne vendre de billets que pour le train 220 bis du 18 avril 2010, à destination de Paris Bercy.

De retour aux quais, moins pressé, je vois des stands où thé et petits snacks sont distribués gratuitement, je me rends compte qu'à l'exception du repas à bord de l'avion je n'ai rien mangé de la journée, et il est bientôt minuit. Sur le quai numéro neuf m'attend le train salubre, et avec lui une deuxième déception, car à la place du TGV aux lignes futuristes que je me suis dessiné s'y trouve un ancien train, long comme seul un bien ancien train peut l'être, avec des voitures couchettes déjà bien remplies et des voitures à compartiments du genre à rester assis droit toute la nuit. Il m'arriva déjà une fois de me trouver dans une voiture à compartiments d'un train de nuit à destination de Berlin, il y eut heureusement un compartiment entièrement vide sur les bancs duquel nous pûmes nous étaler. Mais cette fois-ci le même tour n'est pas jouable, le train se remplit au fur et à mesure, et dans mon compartiment, initialement à moi seul, je me vois rejoint d'abord par une femme avec ses deux enfants, puis par un couple âgé. Troisième déception, mes nouveaux compagnons me transmettent que le voyage à Paris durera neuf à dix heures, et minuit passé le train ne semble toujours pas prêt à partir. Je refais mon calcul, arrivé vers dix ou onze heures je ne serai pas à Lyon avant une heure, à peu près comme via Chambéry avec le premier train du matin. Sauf que je n'ai pas d'hôtel, ni une place sûre sur un train probablement déjà complet. Après hésitation, je reste.

Si je crois mon voyage pénible, surtout en ce moment, je dois raviser quand j'entends les récits de mes compagnons de compartiment. Ça fait déjà trente heures que la femme, une Albanaise vivant en Angleterre, fait son chemin de Tirana, où elle fut voir sa famille, à Londres. D'abord par ferry à Bari, dans le sud de l'Italie, où les douanes furent bien plus chaotiques (et lentes) qu'à Rome, de Bari à Bologne, puis à Milan, puis... car à Paris elle est sûre de trouver que l'EuroStar (l'autre) est complet, il lui faudra probablement traverser la Manche par ferry encore, où la place ne lui est pas garantie non plus. Ajoutons-y deux enfants âgés de douze et treize ans et son aventure semble de moins en moins enviable. Le couple âgé est un peu mieux loti, mais pas de très loin. Rentrant eux aussi d'Israël ils furent appelés à l'aéroport puis renvoyés plusieurs fois, sauf celle où ce ne fut qu'à deux heures de l'atterrissage à Paris que leur avion dut faire volte-face et retourner à Tel Aviv. Et eux aussi auront encore à traverser la Manche avant de rentrer chez eux.

Avec un bon retard (finalement, ma confiance en le stéréotype italien rétablie!) le train part. Son allure est d'une lenteur pénible à en hurler, il avance, il freine, avance encore un peu, s'arrête, et puis recommence la danse du début. Je dors un peu quand il prend un rythme plus ou moins régulier, je me réveille le bras engourdi par la pression sur le coude, je me rendors, je me réveille à nouveau... Nous traversons un tunnel, encore à allure lente et irrégulière, et puis, c'est le comble, pendant une heure entière (c'est à dire, au moins vingt minutes) il n'avance que quelques centaines de mètres, pas plus de cinq ou dix entre deux arrêts. Et puis il s'arrête, ne bouge plus.

Liberté, égalité, SNCF

Le train ne bouge plus, je vois des lumières et des constructions dehors, aucun panneau. Ça pourrait pourtant être une gare, je sors du compartiment pour vérifier, et en effet, nous sommes à Modane. La raison de l'arrêt prolongé s'avère vite être le passage du train des mains italiennes à celles de la SNCF, l'Italien montre au Français comment mettre en route et couper les systèmes électriques des voitures, ou quelque chose dans le genre. Il est cinq heures passées, et je me dis que je pourrais faire mieux de descendre ici et de prendre un train ordinaire pour Lyon dans une heure ou deux. L'agent de la SNCF fait monter dans le train quelques nouveaux voyageurs, une dizaine ou deux, que font-ils à cette heure-ci à la gare, comment apprennent-ils qu'un train y passerait, ce mystère me dépasse. Il leur récite, puis répète à mon bénéfice, la liste d'arrêts que ce train direct pour Paris effectuera encore, Dijon, Lyon... je n'écoute pas la suite.

Le train, et avec lui le moral, repartent à bonne allure, l'allure constante d'un bon train français. Ma voisine de droite, optimiste à en être pénible, ne manque pas de remarquer ma soudaine conversion à sa façon de contempler l'avenir. À Chambéry je vérifie une deuxième fois, c'est confirmé, quinze minutes d'arrêt. Et puis, « Lyon Part-Dieu, trois minutes d'arrêt, seulement. » Je n'ai besoin que de trente secondes. Le ciel est bleu clair, il n'est pas encore huit heures, un métro n'attend que moi pour partir.

Bilan final : muni d'information incomplètes, voire erronées, employant des moyens de transport qui n'existent pas (car je vous défie de vous faire visiter Rome par l'armée italienne, ou de trouver un train direct Milan-Lyon!), 23h50 de porte à porte, je suis chez moi.

Bon voyage.

Italie, 18 – 19 avril 2010